

AYLIN ĀKALA

Un point à nos
âmes.



Aylin Ākala

Un point à nos âmes

Ka'u 'Uhane édition

© Aylin Ākala, 2022

Photographie de la couverture de Rovshan Nazirli.

ISBN numérique : 979-10-405-0302-6

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Attention, ce roman contient des scènes susceptibles de choquer certaines sensibilités.

Du même auteur chez Ka‘u ‘Uthane édition

L'esprit du vent : 18 février 2022.

Prochainement 2024/2025 : Le baiser s'est envolé, mais l'âme est toujours là.

Le silence de la mer.

À mon fils, mon infinité, mon souffle de vie. Merci d'arpenter cette existence avec moi. Merci d'être depuis notre toujours ma plus grande force.

« Le monde prend fin toutes les nuits...et renaît tous les matins. » Proverbe Aïnous.

À Jaques Le Carpentier, Jeannick et Dominique.

À chaque demain qui se réinvente.

Elle a dit : « Dis-moi quelque chose de beau ». Il a répondu : « $(\partial + m) \Psi = 0$ ».

L'équation ci-dessus est celle de Dirac et c'est la plus belle équation connue de la physique. Grâce à cela, on décrit le phénomène de l'intrication quantique, qui dit dans la pratique : « Si deux systèmes interagissent entre eux pendant un certain laps de temps et sont ensuite séparés, nous ne pouvons plus les décrire comme deux systèmes distincts, mais d'une manière ou d'une autre ils deviennent un seul système. Ce qui arrive à l'un d'entre eux continue d'influencer l'autre, même s'ils se trouvent à des kilomètres ou à des années-lumière... À fleur des mots.

CHAPITRE I.

Sauter le pas.

Et si je ne sais plus tout ce que j'ai vécu, c'est que tes yeux ne m'ont pas toujours vu. Paul Eluard.

Ce soir comme chaque jeudi, nous nous rendons dans un lieu assez intimiste, au « *Cloakroom bar* », avec Maxime, Thierry, Isa. L'extérieur ne donne aucune indication sur ce qui nous attend une fois à l'intérieur. Pourtant, dans cette sublime bâtisse datant du dix-neuvième siècle on découvre la boutique « *Maison Cloakroom* ». Derrière la porte en bois face à celle de l'entrée principale se trouve le bar. Une fois cette dernière passée apparaît un étroit couloir noir avec à ces murs des portraits photo de gentlemen, puis se dessine une petite salle d'une vingtaine de places, romantique et mystérieuse à souhait, le tout sur une teinte noire, et une lumière tamisée. Elle donne le ton au moment à vivre ici.

C'est au bar que nous nous installons, et commandons nos cocktails que le serveur personnalisera. La pression de notre journée rapidement s'estompe.

Depuis de longues semaines, nous penchons sur un important projet pour l'agence où nous travaillons depuis cinq ans déjà. Agence où je bosse entourée de Maxime et Thierry qui se connaissent depuis le collège, quant à moi j'ai fait leurs rencontres en première année d'architecture, lors de mon arrivée. Chargée au possible de bouquins dans mes bras, remontant une allée dans ce gigantesque endroit que je découvrais pour la première fois, j'avais perdu l'équilibre laissant tout loisir à ma pile de prendre place au sol. Un jeune homme aux boucles blondes libres et rebelles avait couru à mon secours. En même temps, nous nous étions baissés pour récupérer le contenu, et nos têtes avaient cogné fortement l'une contre l'autre, causant l'hilarité de Thierry. Le tout en main, il s'était présenté, et avait interpellé son ami avec qui il discutait de dos avant ma maladresse. Cet être grand et élancé s'était retourné, et son regard bleu comme l'océan m'avait transpercée. Une charge électrique dans mon atmosphère s'était répandue. L'expansion s'était abattue dans mon corps soumis à une tension telle qu'un courant l'avait traversé sans lui laisser la moindre chance de s'en sortir. J'avais été foudroyée par ce regard, par cet homme qui malgré les années écoulées me fait encore ressentir les séquelles de cette frappe brutale dans tout mon être.

Depuis ce jour, nos routes ont suivi le même itinéraire, nous formant ensemble à ce que nous sommes devenus, de brillants architectes, de grands amis, un groupe soudé par nos existences respectives.

J'ai appris à respirer sur le souffle de cet homme depuis notre rencontre, à vivre dans son pas, et à le calquer au mien ne me séparant jamais de son horizon, hormis à la fin de notre cursus où Maxime avait passé trois années en stage. Il avait parcouru différents pays, dont l'Angleterre et le Japon pour rejoindre une importante fondation, séjour, qui l'avait marqué profondément. Ces trois années avaient été une véritable torture. J'attendais le moindre signe de vie de sa part pour reprendre ma bouffée d'oxygène, n'arrivant bien souvent qu'après des semaines de silence tant

il était obsédé par son désir de voir grand, d'être le meilleur dans son domaine, comme pour se prouver inconsciemment que la distance qu'il avait mise avec ses parents avant de les perdre avait une sorte de raison.

Il avait l'ambition d'être à la hauteur de tout ce qu'il entreprenait, terminant premier de notre promo, suivant sa formation dans de prestigieuses agences, et une importante fondation. Une partie de lui ne se pardonnait pas d'avoir simplement vécu sa vie de jeune homme qui avait pris la route de son indépendance en éprouvant le besoin naturel de s'émanciper de sa famille. Cela reste un événement dont il se refuse à parler. La seule fois où j'ai eu le droit à quelques confidences, l'alcool avait fait tomber ses imposantes barrières portées depuis ces décès. Il a verrouillé son cœur et sa tête à toute perspective d'attachement, ne souhaite pas revivre la cruauté de l'expérience de la mort. Thierry son acolyte de toujours avait été d'un soutien sans faille durant cette période. Perdre un parent à l'âge de seize ans est une épreuve douloureuse, mais le franc-parler et l'humour de Thierry que seul Maxime comprend et auquel il adhère lui ont permis de passer ce cap avec légèrement plus d'aisance. Lors de son retour du Japon Maxime n'avait qu'une idée en tête, il voulait réaménager les appartements de son père légués à sa mort. Il n'y avait remis les pieds qu'une dizaine d'années plus tard. Au premier étage de la rue Simpson à Montréal, deux logements dans le même palier ont été transformés presque à l'identique en agence d'architecture pour une structure de deux cents mètres carrés.

À droite dès la porte d'entrée épaisse en verre, une longue salle de réunion fermée par deux grandes vitres accueille les futurs clients avec sa table en bois d'une douzaine de places, où le squelette de l'Euplectella, aussi appelée la corbeille de Vénus, est gravé et laqué en blanc, à la forme octogonale et ouverte au centre. Dessinée par Maxime, elle habille la pièce avec ces fauteuils qui reprennent le même modèle. L'art Kokedama trône fièrement au milieu de sa création avec des disques en ardoises qui portent des sphères de rosier, et de ginseng. Cet art japonais a pour principe d'envelopper les racines de la plante dans une boule de substrat et de mousse. En pot comme en suspension, il sublime la pièce déposée sur la table, et le plafond en donnant une atmosphère assez romantique, ce qui ne ressemble absolument pas à Maxime, mais cela fait son effet lorsque les clients découvrent cette pièce. De larges meubles bas blancs en enfilades reprenant là aussi les codes du motif de la table longent les murs de la grande salle de réunion. Ils portent des maquettes en 3D de certains de nos plus beaux projets, et trois espèces de bonsaïs placés entre chacune d'entre elles : le bougainvillier, la glycine et l'azalée. Toujours cette touche japonaise végétale. Sont accrochés sobrement aux clôtures quelques plans réalisés à la main par Maxime, et Thierry durant leur cursus. Dans une recherche plus intimiste, à gauche de la porte d'entrée, se trouvent une cuisine équipée avec verrières, et son îlot central d'une couleur noire. Les murs porteurs de l'appartement ont été remplacés par des colonnes en acier, les cloisons supprimées afin que la lumière qui s'infiltré par les grandes vitrines soit dégagée de toute ombre. Au centre entre les six poutres, sept bureaux sont disposés. C'est ici dans cette longue allée que nous travaillons en binôme. Isa et Ophélie, sa stagiaire en architecture intérieure, Thierry et Félix, Benjamin avec moi. Un poste reste vacant, mais devrait trouver rapidement preneur. L'ancienne chambre du père de Maxime a gardé sa structure, et sa porte blanche au fond de l'agence. Ici, il a créé son deuxième sanctuaire où seul Thierry y est totalement toléré ainsi que les clients prestigieux. Contre les deux cloisons extérieures de son

bureau, deux imposants murs végétaux donnent une nouvelle touche nature au lieu. D'après une étude récente du professeur Cooper, il a démontré que l'absence de lumière et d'air frais à la suite d'un confinement important au travail favorisait une baisse de moral, et le manque de motivation. Les vertus des plantes ne sont plus à prouver. Elles sont un filtre naturel. Elles produisent de l'oxygène grâce au phénomène de photosynthèse.

Nous passons tous énormément de temps à l'agence, alors l'idée d'intégrer cette nature, et d'ouvrir au maximum les espaces pour inclure plus de clarté est une bonne chose. Près du mur végétal, deux larges fauteuils contre la grande vitre qui donne sur l'extérieur sont disposés pour faire patienter les clients. C'est aussi un lieu que Thierry et Maxime investissent quand la journée ne permet pas de pointer le bout de son nez dehors. Une mise en avant de l'âme du bois sur un plancher en chêne au triple fumage comble l'agence. C'est à l'identique que le deuxième appartement fut rénové, à une exception, le bureau de Maxime y est absent. Ici, le reste de l'équipe y a pris racine.

Le jour où Maxime m'a proposé de travailler avec lui, malgré une bonne place dans une firme, je n'ai pas hésité à tout plaquer pour rejoindre son projet. Son absence à l'époque m'avait été suffisamment pénible, je ne voulais pas me replonger dans une telle situation. J'aurais accepté d'aller sur la lune, s'il me l'avait demandé. Vivre pourtant à ses côtés est aussi difficile, voire plus que la distance qu'il m'avait imposée en quittant temporairement Montréal. Incapable de lui ouvrir mon cœur, j'ai passé quinze années à taire mes sentiments, et les cinq dernières à vivre en première loge ses nuits sans lendemain. Attirant comme un aimant ces greluches sans cervelle, j'ai assisté, impuissante, à ses coups d'un soir.

Son physique lui offre l'avantage de ne pas lever le petit doigt pour combler ses désirs, torturant mon âme devant ces spectacles si désolants.

Maintes fois, je me suis préparée à tout lui dire, souvent lorsque l'alcool était bien décidé à me fournir un peu de courage, mais une allumeuse arrivait dans mon champ de vision et réduisait à néant l'occasion que je me donnais pour la énième fois. Dans mon impuissance, je me vengeais de son aveuglement en repartant au bras d'un homme, espérant que le tiraillement qui électrisait mon cœur puisse avoir le même effet sur lui en me regardant m'afficher près d'un autre que lui. Seuls un clin d'œil, et son sourire aux lèvres m'étaient destinés. Et ce soir de nouveau, à peine nous installons nous au bar qu'un petit groupe de femmes assises sur des banquettes derrière nous repèrent mon bel amour infranchissable. Une grande rousse dans sa robe patineuse courte à épaules dénudées et moulante couleur émeraude s'avance jusqu'à lui. Elle se penche en appuyant sa poitrine contre l'épaule de Maxime. Elle offre une perspective vertigineuse à ce soudain décolleté. Sa longue crinière ondulée se rabat sur le côté. Elle laisse apparaître son trait fin, son nez merveilleusement dessiné et sublimé par des taches de rousseur, ses belles lèvres pulpeuses teintées d'un rose foncé, et ses yeux légèrement en amande d'une couleur noisette accrochent l'attention de Max. Thierry lui lègue son siège malgré mon regard assassin, et poursuit sa discussion avec Isa, me torturant davantage. Assise désormais, sa jupe remontée dégage ainsi la vision de ses longues jambes parfaites. Comme si, son attitude, tout sauf chrétienne n'était pas suffisamment explicite, elle dépose sa main sur le haut de la cuisse de Maxime. Je manque de m'étouffer en sirotant mon cocktail nerveusement. Il ne m'épargnera rien ! Maxime affectueusement se tourne dans ma direction oubliant cette allumeuse sans nom,

pour tapoter durant quelques secondes mon dos de cette main dont je rêve sur tout mon corps.

— Est-ce que ça va, Sam ?

— Oui, oui.

Il l'enlève bien trop rapidement, et retourne à cette grande rousse sublime. Ils conviennent de se retrouver d'ici une heure devant la porte d'entrée.

Elle se lève et dépose un baiser au coin des lèvres de Maxime qui effleure de sa main le creux de ses reins. Je mastique nerveusement la paille de mon cocktail, à la limite de la résignation devant sa bêtise, et ce type de mégère que je déteste au plus haut point. Mon bel amour semble de nouveau disposé à m'accorder un peu d'attention.

— Pourquoi est-ce que tu t'infliges ce genre de relations Max ?

— M'infliger ? Ce n'est pas le cas. Je prends la vie comme elle se présente. Aucune femme ne m'a donné l'envie de bouleverser mon existence.

— Peut-être, car tu ne sais pas voir !

— Dis-moi quelle personne dans cette pièce mériterait que je colle mon axe au sien.

— Je ne m'infligerais jamais une telle torture Max. Jamais !

— Tout de suite les grands mots.

— En plus d'être borgne, tu es sourd. Ce n'est pas de cette façon que l'on parcourt le monde.

— Je le respire, Samantha. Je le respire. Pour le moment, ce simple fait me convient.

— Je te plains, sincèrement, de ne pas l'inhaler. Tu passes à côté d'une vraie rencontre, tu ne connaîtras jamais le goût du réel.

— Penses-tu faire mieux, Sam ? Quand as-tu inspiré dans le souffle d'un autre ?

— Il y a longtemps et chaque jour...

Le vague à l'âme, je plonge le regard dans mon verre ne supportant plus celui de l'indifférence de Maxime. Il ne peut comprendre ce que signifie cette discussion, ou il ne le souhaite pas vraiment, et c'est encore plus difficile à accepter. L'idée qu'il puisse repartir avec cette femme, qu'une fois dans la voiture leurs mains et leurs lèvres trouveront le chemin du corps de l'autre, que l'impatience les gagnera et que le désir s'accentuera durant le trajet les amenant jusqu'à son appartement me brise. Je suis celle qui devrait respirer son air. Je suis celle qui devrait me vêtir de l'odeur de sa peau. Je suis celle qui devrait vibrer sous les caresses de ses mains. Je suis celle qui devrait m'animer à le vouloir toujours plus près de moi. Je suis celle qui devrait accrocher mes doigts à ses cheveux, baiser le moindre centimètre de son être, m'enchaîner à sa chair...

La pression n'est plus supportable. Je dépose une légère bise sur sa joue, celle qui n'a pas été en contact avec l'autre grande rousse, et je quitte le bar. Je refuse de le voir partir à son bras.

Une fois dans la voiture « *La vie est belle* » de PNL accentue ma mélancolie. Sans direction, je m'éloigne à vive allure. Plus l'écart se creuse entre nous, plus je me sépare du mal qui saigne mes veines et mon âme.



Depuis la soirée au bar, je me suis concentrée autant que cela m'a été possible dans mon travail. J'ai eu plusieurs déplacements hier me facilitant ma journée sans avoir pour vision Maxime. Je